

Le soleil levant ou Trois fois passera

Robert Giroux

Number 93, Spring 2002

Mon coup de coeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14559ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giroux, R. (2002). Le soleil levant : ou Trois fois passera. *Moebius*, (93), 51–63.

ROBERT GIROUX

Le soleil levant
ou
Trois fois passera

la petite avait très peu dormi durant le vol
toutes ses voix l'agitaient trop du dedans
l'idée d'un séjour à Paris ne pouvait être que la mienne
une enfant de cinq ans a déjà tout à portée de bras
elle s'appelait Isabelle
rêvassait des jours durant à sa mère absente
à l'école au jeu au lit avant la nuit en tout temps
lors même des lectures que je lui faisais pour l'apaiser
l'ombre rôdait
au creux des images entre les lignes à son corps défendant
la petite avait peu dormi

*

le vol avait déjà mal décollé
trois heures d'attente pour des raisons techniques
le vol devait aussi mal se poser
retenu par d'épais brouillards printaniers
comme soulevé par des phalanges d'anges potelés
une heure à tourner en rond au-dessus des pistes
une heure à espérer l'ouverture la brèche la descente
une descente qui se fit ailleurs
en terrain interdit
chez les militaires
deux heures à pester au fond de mon siège
silice punitif insupportable
deux heures à compter les minutes
à se ronger les ongles à chercher l'air
comme en état de détresse molle
à se réjouir enfin du décollage annoncé

vers la destination initiale
le temps d'une courte envolée
on aurait dit un saut en longueur
au ralenti
jusqu'au carrousel des bagages
lesquels tournaient à leur tour sans davantage
savoir pourquoi tous ces yeux épuisés les convoitaient
jusqu'à la balade en bus
jusqu'au centre-ville le cœur des foules
jusqu'au métro et ses wagons bondés
ses milliers de couloirs de souris
ses escaliers d'usine
les trois valises à vous couper les bras
l'une à gauche la petite à droite l'autre
à pousser du pied
trop pauvre petit mec pour connaître même
la magie du taxi par temps de lutte légitime
la petite en silence a vomi
toute la fatigue du monde entre ses petits pieds
les joues si pâles sous son bonnet blanc
le regard sérieux de celle qui s'en sortira
jusqu'à l'ouverture lente vers la bouche du ciel
jusqu'à la lumière la sensation du vent la sortie
du ventre de notre obstination
la circulation libre de toute cette agitation
à ciel ouvert
et n'allez surtout pas nous plaindre
il ne pleuvait même pas

*

après deux jours de vie d'hôtel
j'ai dû faire un petit effort pour me rappeler le motif
me recentrer sur la raison de notre traversée
la motivation à tout laisser derrière
faire comme si le monde changeait sous l'effet
de désirs encore si peu formulés
la petite en silence se vidait de ses songes
et s'adaptait à merveille à nos errances de pique-assiettes
mi-touristiques mi-vagabondes et un peu rêveuses
mais les soirées ne pouvaient être toutes ainsi interminables

à tourner en rond autour du plafonnier de plâtre
à devenir loup dans cette trop courte ruelle de lit
à résister à l'appel du dehors
à s'écrouler de fatigue d'avoir erré toute la journée
la vie d'hôtel
ce ne peut être un jeu d'enfant

*

François Hertel avouait avoir appris à flâner à Paris
je ne m'y étais pas encore abandonné
la petite commandait une autre conduite
à peine cinq ans
c'est bien peu

*

après quelques recherches désordonnées
nous avons opté pour la banlieue une villa
une pension de famille si bien nommée
à Choisy-le-Roi, rue Rouget-de-Lisle
les noms étaient déjà un chant à faire rêver
je ne me reconnaissais plus
la maisonnée marchait au pas
les enfants d'un côté les adultes de l'autre le chien
celui de la femme de chambre
la femme de quoi!
notre accent à soutenir notre langue un sourire
la fille de peine à la cuisine dans les hauts escaliers de peine
on l'a recueillie de la campagne disait-on
Louisette
le diminutif du prénom de la mère de la petite
qui tout de suite l'a prise en grippe et l'autre
lui rendant bien la monnaie de ses pièces
la télévision dominait par son volume
la maîtresse de maison étant un peu sourdingue
mais elle avait bon œil sur les relations
entre ses petits pensionnaires
bref, pour la petite les jours creusaient un espace à sa
mesure
et un temps assez réglé pour servir de tuteur

et jusqu'à la cour qui offrait son jardin ses rosiers
ses petits sentiers d'ombres secrètes
le si bel escalier de pierre qui y menait me ravissait
les gamins gambadaient tout à leurs jeux
et jusqu'au jardin d'hiver qui gardait ses odeurs de terre
ce type de jardin dont je ne connaissais même pas l'exis-
tence
si ce n'était dans les livres
et encore! dans le flou culturel de qui a peu voyagé
une copie réelle de l'univers du cinéma français

*

nous étions déjà à la fin juin
ce jardin d'hiver n'intéressait personne en cette saison
qui invite plutôt à courir vivre dehors
il ne semblait habité que par la musique
une jeune étudiante en piano y travaillait féroce-
ment elle passait des heures à reprendre les mêmes pièces
comme si elle cherchait à traduire ce qu'elle ne savait pas
encore qu'elle cherchait
l'acharnement des musiciens doit tenir de la magie
la petite en saura quelque chose elle
qui deviendra musicienne et pianiste à son tour
sans doute un clin d'œil du destin qui court en cascade
l'étudiante était d'origine asiatique
quand j'ai franchi en douceur le seuil interdit
j'ai pensé au serpent qui glisse dans l'ombre c'est fou
elle n'a même pas senti ma présence
poursuivant sans relâche tout à ses élans rythmiques
comme fouettée dans son obstination
je me suis installé dans un vieux fauteuil
comme à l'écart presque dans l'obscurité
tandis qu'une forte lumière plongeait sur le haut du piano
dégageant violemment le profil de la jeune femme
ruisselant gaiement sur la belle chevelure noire qui bougeait
qui glissait puis revenait sur de frêles mais fermes épaules
elle s'appelait Michica
elle me l'apprit avec un peu de sécheresse dans la voix
m'a tendu la main comme le font les Européens
et à petits coups de tête répétés elle alimenta la conversation

je ne voulais pas la déranger mais je voulais la voir
je ne sais plus au juste ce que je voulais mais
je sentais que quelque chose basculait dans le désir mais
si naissant que je n'y faisais pas trop attention mais
se jouait du bout des lèvres qui passe des yeux aux mains
qui gesticulent dans la noirceur ou encore se posent
l'une dans l'autre l'une l'autre en écuelle attentive

*

la petite avait perdu trois dents en quelques jours
comme de petits drames mi-troublants mi-enjoués
trois pièces sous l'oreiller trois fois la surprise
le jeu entretenu pour le jeu lui-même
le pur plaisir de vivre
le sourire jusqu'au rire complètement troué
les ricanements sans fin tordus
la petite Isabelle s'éclatait enfin
dans les bras tendus de la pension Suchet
je la vois encore qui danse et tourne sur une souche
les pieds allumés au vent les bras... le rire
sur cette photo couleur signée Michica
quel cliché me direz-vous
non, la sérénité qui monte

*

trois mois passèrent et il fallut revenir
en arrière en vol inversé vers notre creuset de vie
ma musicienne avait si bien composé avec notre quotidien
qu'elle était prête à nous suivre au Québec
nous n'en parlions jamais ou si peu
la petite en savait plus que moi sur ses méandres bridés
j'aménageais mon nouvel appartement
avec en tête le bonheur de la voir surgir
je peignais les boiseries étudiais les éclairages
je m'inquiétais aussi des soirées qui se faisaient plus froides
déjà la nuit qui tombait de plus en plus tôt
l'hiver qui attendait son heure
et moi et nous qui attendions le courrier
les secrets échanges qui circulent par le monde

jusqu'à cette menace jaune qui surgit soudain
au détour des rêveries de notre pianiste de miel
la menace des parents nippons de la renier sec
si elle osait s'amouracher d'un Occidental
de lui couper les vivres sans ménagement
si elle osait planifier la traversée coupable
de lui rendre la vie misérable et impossible
si elle ne réservait son cœur à un prince
charmeur de sa race de sa classe de sa gang
elle avait pourtant déjà étudié à New York
une année complète
chez quelques parents capables de l'y accueillir à nouveau
au besoin de ses extravagances de jeune femme amoureuse
mais la menace ne pouvait pas réparer sa virginité
la menace ne pouvait pas effacer cette lutte sourde
des femmes
la menace ne pouvait rien éteindre ou empêcher
ni l'amour ni la mélancolie de ma Juliette
exotique qui n'en perdait pas pour autant son japonais
la tête froide

*

l'amour n'a-t-il pas besoin d'être contrecarré
la passion d'être attisée pour chauffer les sens
cette folie n'est-elle pas capable
aussi
de tous les revirements

*

la petite retrouva ses jeux ses petites amies
en même temps que remontait à la surface
le chatouilleux manque de sa mère
occupée à brasser ailleurs d'autres soupes
je résume, bien sûr, bêtement
je retrouvai aussi ma lourde besogne de jeune professeur
je me rapprochai peu à peu d'une collègue
avec qui j'allais toucher le fond
les flammes douloureuses de l'enfer
la femme du meilleur ami que j'avais alors

la menace qui n'avait rien à envier à celle qui grouillait
du côté du soleil levant
la culpabilité la peur le désir étouffé l'œil dur
de l'éternel triangle qui change encore de formes
le ça le doigt pointé

*

parenthèse

un très bon ami (je ne parle plus du même)
avait vécu la fièvre des kibboutz au milieu des années
soixante
il y mettait à l'épreuve
ses énergies et ses convictions de jeune camarade
il avait vécu tout cela avec une belle jeune juive marocaine
avec qui il partageait et la couche et les idéaux sociaux
d'alors
ils s'adoraient pire ils s'étaient mariés en cachette
seuls au monde dans la bulle de bonheur qui les envelop-
pait
la menace ne tarda pas à lever le bras
comment une juive peut-elle épouser un Français
de tradition chrétienne et encore étudiant
la famille renia la belle Rita qui filait son bonheur parisien
la famille lui tourna le dos lui interdit la réduisit l'accula
jusqu'à ce qu'elle sombre carrément dans la folie
avec les années le trouble multiplia ses formes
jusqu'à ce qu'il devînt méconnaissable
dans ses efforts de sortir de son cruel étaiu intérieur
la belle cassa
elle alla rejoindre sa famille qui était déménagée entre-
temps
en Californie
le cœur a de ces raisons...

parenthèse

*

mon récit tisse sa fable insoupçonnée
ses écrans d'intimité
la petite et sa mère en coulisse

Michica et son continent
Rita et sa clique
Louise, la nouvelle, et moi
qui ferons du slalom sur les souvenirs emboîtés
ou peut-être aussi les tiens, lecteur

*

à mon retour au Québec
j'ai donc tracé mille et un plans
pour accueillir ma dulcinée du soleil levant
ses cheveux ses yeux ses genoux ronds sa voix bridée
son accent le costume vietnamien qu'elle portait le soir
le bonheur qu'elle prenait à égayer la petite
les jeux les bouts de papier les échos de ricanements
les voyages jusqu'au plus lointain du jardin
j'ai tracé aussi mille et un plans de retraite et de repli
pour alléger le manque
que j'avais d'elle à toute heure du jour
je travaillais beaucoup à mes cours
j'étais seul
des cours nouveaux exigeants plus savants qu'il ne fallait
je me défonçais aussi à faire du sport avec les étudiants
ma jeunesse réquisitionnait la leur et s'éclatait
jusque tard dans la nuit autour d'un pot de jovialité
j'étais seul et rien n'apaisait ce qui m'agitait
je planifiai même un court séjour de recherche en Haïti
n'ayez crainte je ne vous emmènerai pas dans les Antilles
mais tout juste ce qu'il faut pour rappeler
que c'est dans cette île d'enchanteurs ébène
que j'ai touché ce duvet si doux et si blond
que j'ai peine à réprimer l'émoi qui m'envahit encore
que c'est en traversant toute l'île jusqu'à Cap-Haïtien
dans les soubresauts du vieux camion poussif
que j'ai eu tout le loisir et même davantage
de reluquer sa nuque
elle m'avait demandé de lui passer une chaînette au cou
le matin avant le départ insouciant
et à partir de là nous nous sommes donné
parmi les guêpes qui bourdonnaient indifférentes
toutes les permissions

*

de retour au pays
j'ai retrouvé la petite et le sourire de sa gardienne d'oc-
sion
et mon nouvel amour son homme
mon collègue son amant mon ami
c'était pour moi comme la fin de courtes vacances d'hiver
et la tête un peu sens dessus dessous
quelques semaines passèrent à apaiser l'illusion
jusqu'à ce que son homme mon chum me téléphone
mon amour m'aimait me confiait-il
elle parlait de moi
elle voulait me voir me dire ou m'expliquer...
je savais déjà tout cela à force de faire comme si...
à bout de forces
penché sur les travaux scolaires de la petite
bandé sur la mélancolique attente des lettres
affranchies de ces si beaux timbres-poste de Michica
la muse obstinée
torpillé par le nouveau triangle qui resserrait ses angles
je me noyais dans la musique que j'écoutais jusque tard
dans la nuit lancinante mélopée de Dowland les *lacrimæ*
épuisé presque sur l'archet qui me chavirait l'âme
amoureusement bouleversé par cette voix
d'ange qui me soufflait les mots que le dire
ne suffisait la peine
j'en perds le phrasé le plus élémentaire

*

quand le printemps fut enfin revenu
j'ai tenu ma promesse de me précipiter dans ses bras
l'hiver avait été interminable
la petite redoublerait son année à l'école
ne faisons pas semblant de nous en étonner
elle passerait quelques belles semaines chez son institutrice
qui l'avait prise en adoption non en affection elle l'aimait
n'avait-elle pas des enfants une vie normale...
mon vol avait été des plus calme
j'avais même dormi du sommeil de celui qui va paisible

vers la réalisation d'un rêve longtemps caressé
 l'avion avait même de l'avance sur son horaire
 le temps était bien doux
 j'anticipais déjà l'odeur des lilas par-delà les douanes...
 j'ai amorcé la conversation avec la jeune femme à mes côtés
 cheveux bouclés nez fin taille élancée pose raffinée
 elle attendait comme moi ses bagages au carrousel
 numéro 3
 elle a accepté le café que je lui offrais, pourquoi pas
 a-t-elle dit
 et le temps a passé à parler de tout et de rien
 échange de coordonnées et de projets gardés secrets
 le temps a passé si vite que j'arrivai en retard
 à la fac de musique où elle m'attendait depuis une bonne
 heure
 je reconnus sa moue des mauvais jours

*

la villa de Choisy-le-Roy avait gagné en odeur de renfermé
 la télé prenait toujours toute la place durant les repas
 elle gueulait depuis son trône au fond de la salle à manger
 Louissette me paraissait maltraiter les enfants les engueulait
 le jardin avait perdu de son ampleur
 la femme de chambre se riait de mon accent
 Michica cassait le français comme un piano désaccordé
 la maîtresse de la maison m'avait installé au rez-de-
 chaussée
 tandis que Michica nichait toujours à l'étage
 le soir elle piochait sur son clavier comme une inspirée
 jusqu'à ce que guerrière samouraï elle m'affronte
 yeux secs menton volontaire bras croisés sur ses petits seins
 ma dulcinée nipponne allait me faire cracher le morceau
 ce petit séjour de recherche en Haïti
 cette Louise dont je ne parlais plus jamais
 cette femme à qui j'adressais déjà une lettre
 elle me pria sèchement de quitter les lieux
 et je ne la revis plus jamais
 je n'ai même pas cherché à me disculper
 à me défendre me rattraper séduire
 ou autres manœuvres de circonstance atténuante

dix ans plus tard j'apprendrai qu'elle a eu un enfant
vivait toujours à Paris avec un Japonais
la menace avait eu raison d'elle
ce soir-là elle me renvoyait à la mienne
du même type
m'abandonnant à ma valse-hésitation chaloupée
les femmes sont solides, vous le savez

*

j'ai dû prendre une chambre dans un petit hôtel
perchée haut sous les combles brûlants de fièvre
la tête comme un chou-fleur le corps en léthargie
hagard la nuit tombée tout à fait seul
je montais sur le toit de zinc tiède
le vent était doux le décor merveilleux d'un vieux film
par trois fois je me laissai glisser sur le dos
par trois fois je butai contre la gouttière de vie
mon regard s'immobilisa sur des étoiles absentes
je restai là immobile dans la rumeur qui s'apaisait
je regagnai nonchalamment ma chambre vide
honteux de ma lâcheté
ma petite lointaine devait dormir comme un ange
peut-être rêvait-elle à moi
et Louise ma blonde
peut-être s'ennuyait-elle de moi
ou peut-être espérait-elle que je ramène Michica
ne serait-ce que pour équilibrer les désirs
faire augmenter la mise brouiller les enjeux

*

retour à la maison retour à la routine
mais le récit véritable ne faisait que commencer
Casanova de province j'allais l'apprendre tout de go
je triche avec la chronologie mais je cherche toujours
la même vérité d'alors
je simplifie je sais
l'idée de me retrouver seul avec la petite m'inquiétait
je lui voulais une famille une mère une amante
une amie qui était celle de mon meilleur ami

le voyage à trois nous en fit voir de toutes les couleurs
après deux jours d'absence ou trois mois à l'étranger
les retrouvailles étaient toujours celles de la veille
le temps était léger et piégé tout à la fois
nous partageons tout
la musique élisabétaine la précarité l'amour fébrile
la bouffe les enfants les repas en plein air
les baignades de nuit les angoisses étouffées
les silences prolongés les fous rires ravalés les colères
chacun chez soi
et le boulot par-dessus tout cela la fatigue l'agitation
jusqu'à ce que le désir bête de posséder l'autre pour soi
vienne tout gâcher et faire choir
nos illusions et faire rôder les ombres et les peurs
jeune coq j'étais et l'ultimatum a sonné
j'ai voulu le prononcer au sommet
du Pinacle du lac Baldwin
Louise et moi à la queue leu leu pour l'escalade
jeux de mains jeux de regards à quoi bon les mots
haut lieu symbolique de notre liberté de nous aimer
et tandis que je me débrouillais avec le vertige
que provoquaient les hauteurs
et tandis que les aigles me narguaient au-dessus du vide
tandis que mon chum menaçait de se suicider
si jamais...
j'ai senti le rocher fondre sous mes pieds
la vie basculer
et je n'avais pas d'ailes pour m'en prémunir
à peine celles d'une mouche
enfin, vous comprenez
la descente fut lente et cahoteuse
silencieuse et murée
j'aurais pu y rester mais...
le souffle me manque
la petite était toujours et encore mon carburant
de vie mais... toutes mes tensions se nouaient là
une fois la descente achevée le retour en voiture
un cardan grinçait et cognait avec fureur
un vraie machine à laver notre linge sale
je n'avais aucune crainte je roulais comme un fou
les pneus crissaient dans notre silence

je doublais désinvolté ses cheveux si blonds
narguaient le soleil même sa bouche sans voix
sa main fermée sur fond vert de la forêt qui passe folle
jusqu'à ce que la vie nous rattrape
et reprenne son souffle
jusqu'à ce que ce sur quoi les mots butent
s'impose comme la réalité

*

j'arrête ici mon récit
je le reprendrai ailleurs
n'est-ce pas ce que font tous les écrivains
reprendre la fiction là où elle avait été bouclée
en feignant le plus souvent de ne vous dépayser
que par jeu

*

les voltiges délinquantes n'ont pas d'âge
les menaces les ombres circulent toujours sans permission
autant en emporte le vent qui venait de l'est
autant soufflent les dérives éventées de mes pas
pourtant l'émoi
mouille encore le regard qui se replie